

Entre le divertissant et le cérébral La s.f.

Denis Côté

Numéro 15, octobre–novembre 1984

Les littératures « fast food »

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20219ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Côté, D. (1984). Entre le divertissant et le cérébral : la s.f. *Nuit blanche*, (15), 57–58.

entre le divertissant et le cérébral: la s.f

Sans remonter à la mythologie grecque, à Homère ou à Swift, on peut dire que la science-fiction plonge ses racines dans deux terreaux bien différents.

Les premières oeuvres appartenant à la SF moderne ont été écrites au XIXe par des auteurs plutôt intellectualisants. On trouve déjà dans Edgar Allan Poe certains thèmes inspirés par la révolution scientifique, comme celui du voyage en ballon qui sera ensuite repris par Jules Verne. Mary Wollstonecraft Shelley, avec son célèbre *Frankenstein*, a sans doute écrit le premier roman de l'ère scientifique. Puis il y eut Verne et sa foi en la technique. Suivi du socialiste H.G. Wells et de sa crainte de la technique. Ces auteurs spéculaient donc à partir de la science, productrice de bienfaits ou d'avatars.

Une littérature divertissante

Autre origine de la SF: les *pulps* et les magazines anglo-saxons du début XXe, qui diffusaient une littérature carrément divertissante. Divertissante en tant qu'écriture (simplicité), divertissante comme contenu et comme imagerie (fusées, planètes, lasers, extraterrestres).

Ces deux tendances se sont perpétuées jusqu'à aujourd'hui et parfois en s'interpénétrant. Les romans planétaires de A.C. Clarke, par exemple, s'éloignent passablement des aventures spatiales d'avant-guerre. Ainsi, on voit sur les rayons des librairies autant d'oeuvres d'évasion que de romans spéculatifs.

Malgré tout, la SF rebute encore une grande partie du public, donnant l'impression d'être réservée aux seuls initiés. Il faut avouer que le terme même de science-fiction n'aide pas sa propre cause, comme si toute oeuvre de SF devait comporter d'innombrables références scientifiques. Personnellement, je ne connais aucun texte de SF qui exige du lecteur une connaissance spécialisée.

Comme le fantastique et le policier, la SF ne constitue plus un domaine exclusivement littéraire. En effet, le cinéma, puis la bande dessinée et la télévision se sont emparés dès leur naissance de la thématique SF. Cela n'eut d'ailleurs pas que des effets positifs. Car télé et cinéma ont apporté tant

de navets que le non-lecteur a pu associer SF et médiocrité.

Ajoutons que même les films les plus réussis ont un contenu fort éloigné de celui de la littérature. D'autre part, *Star Wars* par exemple ne correspond qu'à une branche de la SF, pas à toute la SF.

Novembre 1928





Moebius

Car la science-fiction ne constitue pas véritablement un genre, mais plutôt la somme de plusieurs genres connexes. Les spécialistes ne s'y trompent pas et classent les oeuvres dans les catégories «hard science-fiction», «heroic fantasy», «speculative fiction», etc. Il y a autant de différences entre un J.G. Ballard et un Poul Anderson qu'entre John Steinbeck et Jean-Paul Sartre. Apprécier la science-fiction ne signifie absolument pas apprécier tous les genres.

«Voilà un bon livre»

Dans certains milieux, on reproche souvent à la SF d'être mal écrite. Il est vrai que quelques auteurs pourtant réputés gagneraient à suivre des cours d'écriture. Par contre, les Bradbury, Ellison ou Wilhelm n'ont rien à envier, sur ce point-là, à une foule de prix Nobel.

Il faut aussi préciser qu'une bonne proportion de la SF relève de la littérature «alimentaire». Plusieurs auteurs écrivent pour le fric, s'obligeant ainsi à produire en quantité industrielle. L'existence de cette littérature «vite faite vite lue» nuit évidemment à la valorisation de la science-fiction. Pourtant, la vente de peintures par numéros a-t-elle jamais diminué la valeur des grandes oeuvres picturales?

Enfin, la SF n'est ni plus ni moins importante que la littérature dite générale. On trouve dans la science-fiction comme ailleurs un bon lot de radoteurs et de passésistes. De même, la SF n'a pas l'exclusivité du traitement des thématiques modernes.

Je souhaite pour un proche avenir un formidable décloisonnement entre la SF et le reste de la littérature. Avec le merveilleux résultat qu'on ne dirait plus «voilà un bon livre de science-fiction», mais tout simplement et naturellement: «voilà un bon livre». ■

Denis Côté

au temps

*L'art populaire se situe entre la création limitée à l'innovation esthétique et la création identifiée à la rentabilité économique¹. Les 296 nouvelles qui ont été publiées dans l'édition française de la revue *Châtelaine* entre 1960 et 1976, souvent à raison de deux textes par mois, pourraient être définies ainsi. Productions culturelles de qualité, faites surtout par des auteurs/es de carrière, ces récits reflétaient un souci d'originalité tout en s'adressant à un vaste public.*

Le tirage payé de *Châtelaine* a évolué de 112 000 exemplaires par mois, en 1960, à 207 000 en 1975, ce qui signifiait, à la fin de cette période, un bassin de lectrices et lecteurs de plus d'un million de personnes si l'on considère que chaque exemplaire était lu par au moins 3,2 personnes.

Comme tous les médias, *Châtelaine* a toujours voulu soigner ses lectrices et lecteurs. Quelle alchimie séductrice offrait-on, à l'époque, à un public surtout composé de femmes jeunes et de condition aisée ou moyenne? D'abord des reportages, bien sûr, aussi des chroniques sur l'éducation, la famille, la santé, la lecture et l'art, suivies des indispensables rubriques de «services» (beauté, mode, cuisine ou décoration). Mais encore? Entre l'éditorial et le courrier du coeur, *Châtelaine* avait choisi d'incorporer à son sommaire de la littérature, sous forme de nouvelles passablement longues (l'équivalent de quinze pages dactylographiées).

Les auteurs/es

Parmi les rares médias à pouvoir offrir d'excellentes conditions de publication (soit un cachet de 400 \$ par nouvelle éditée), *Châtelaine* s'attirait d'assez nombreux textes. Là comme dans toute la littérature québécoise, certaines signatures se sont révélées particulièrement fécondes: Yves Thériault, Carl Dubuc, Maurice Gagnon et Alice Parizeau ont publié en moyenne 14 nouvelles alors qu'en général le corpus compte 2,2 nouvelles par auteur/e. Certains ou certaines, comme Roch Carrier, Hélène

Mary Wollstonecraft Shelley

